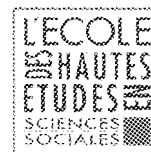




# USAGES ET MÉTISSAGES LINGUISTIQUES DANS L'HISTOIRE DU MAGHREB



Programme de recherche EHESS - IRMC

Cette livraison de *Correspondances* présente une vue élargie du programme de recherche « *Usages et métissage linguistiques dans l'histoire du Maghreb* » initié dans le cadre d'une convention scientifique EHESS/IRMC.

Après un panorama général des objectifs du programme et des principales réunions qui l'ont jalonné, la synthèse du cours inaugural de Taïeb BACCOUCHE à l'Institut Supérieur des Langues apporte le point de vue d'un linguistique qui dirige, avec la collaboration de Salah MEJRI, un Atlas linguistique de Tunisie dont on attend les premiers résultats publiés.

Un calendrier de l'ensemble des manifestations tenue ou à tenir au Maghreb et en France en 2000-2001 clôt ce dossier de présentation d'un pôle de recherche que nous espérons voir se développer à l'IRMC.

Dans le cadre d'une convention scientifique EHESS/IRMC, a été entrepris un programme de recherche franco-maghrébin intitulé : *Usages et métiassages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*.

Ce projet d'enquête collective part d'un double constat : le faible intérêt que les historiens accordent à la langue - problème aussi douloureux que fondamental au Maghreb - et l'absence d'une tradition de travail entre historiens et linguistes. En rassemblant les uns et les autres, cette enquête voudrait élargir la réflexion autour des phénomènes linguistiques en la dotant d'une perspective historique et par un dialogue interdisciplinaire plus soutenu.

Coordonné par Jocelyne DAKHLIA (EHESS, Paris), ce programme mobilise de nombreux chercheurs européens et maghrébins autour de trois axes principaux :

- approfondir la connaissance des situations linguistiques au cours des différentes périodes de l'histoire du Maghreb ;
- inscrire le contact de langues dans le cadre plus général de situations d'échanges interculturels ;
- établir des points de dialogue (par exemple autour de la notion d'emprunt) entre historiens et linguistes.

Parallèlement, un état des lieux des travaux existants ou en cours sur la question des langues au Maghreb établi par chacune des équipes marocaine (coordonnée

par Houcine EL MOUJAHID, Faculté des Lettres, Rabat), algérienne (coordonnée par Hadj MILIANI, CRASC, Oran) et tunisienne (coordonnée par Kmar BENDANA) permettra de pointer les disparités entre les terrains et les périodes et de cibler quelques points d'approche transversaux.

Deux réunions scientifiques se sont tenues à Tunis. La première, organisée le **8 février 2000 à l'IRMC**, a rassemblé les chercheurs pour discuter des orientations générales du projet et des modalités de fonctionnement des différentes équipes. Un argumentaire du programme a pu ainsi être établi pour servir de fil directeur aux travaux des uns et des autres. Par souci d'articuler cette enquête pluridisciplinaire autour de l'état de la recherche et d'ouvrages pertinents sur la question des langues, les participants ont choisi d'y consacrer les séances de travail suivantes.

La journée d'études tenue à Tunis le **29 avril 2000** a tourné autour de la discussion de deux ouvrages. Abdallah BOUNFOUR, auteur du *Nœud de la langue. Langue, littérature et société au Maghreb*, (Aix-en-Provence, Edisud, 1994) est venu présenter ce recueil d'articles militants et savants sur la langue berbère et ses rapports avec le passé et le présent de la langue arabe, parlée et écrite ; le rôle de l'État, central pour l'étude du problème linguistique, a été mis en évidence pour diverses périodes de l'histoire du Maghreb. L'ouvrage de Serge GRUZINSKI, *La pensée métisse* (Paris, Fayard, 1999) a fait également l'objet d'une lecture commentée. À partir de l'exemple mexicain développé par l'auteur, la discussion a pu être transposée à l'histoire maghrébine où la notion de métissage, peu présente, est exclusivement liée à la violence coloniale. Ce processus qui dépasse la réaction du dominé (avec ou sans résistance) se retrouve par exemple dans le cas des *kouloughlis*, longuement évoqué et effectivement porteur de pistes renouvelant la réflexion sur l'interculturalité de certains groupes sociaux.

Une troisième réunion s'est tenue à Tunis le 26 octobre 2000 autour du projet d'*Atlas linguistique de Tunisie* coordonné par Taïeb BACCOUCHE.

Le programme de recherche doit déboucher sur un séminaire général qui se tiendra les 16 et 17 juin 2000 à Tunis et qui constituera la base d'une publication.

# ETUDES LINGUISTIQUES ET DÉVELOPPEMENT

## Taïeb BACCOUCHE

*Professeur à l'Institut Supérieur des Langues de Tunis (ISLT-Université de Carthage - 7 novembre), Taïeb BACCOUCHE nous présente ici une synthèse du cours inaugural de l'année universitaire 1999-2000 donné en arabe à l'ISLT.*

Le concept de développement était principalement lié à l'économique, puis au social. Mais son acception s'est élargie à notre époque jusqu'à acquérir une dimension intégrale, quantifiable par des indices spécifiques ; il est donc légitime de l'appliquer aux études linguistiques pour saisir leur impact sur le développement.

**Quels sont d'abord les facteurs qui favorisent l'apparition puis le développement des études linguistiques ?** Il est évident qu'il ne pourrait y en avoir dans une société à culture orale. L'usage de l'écriture est donc un élément déterminant ; cette condition nécessaire n'est cependant pas suffisante. En effet, les Arabes connaissent avec l'Islam l'écriture empruntée aux Nabatéens, mais son usage était fort restreint. Elle ne s'est développée qu'avec l'avènement de l'Islam pour des raisons bien connues. Ainsi le besoin d'apprendre l'arabe pour les nouveaux convertis, ajouté à la pluralité des dialectes, a-t-il créé le besoin de codifier une langue standard.

**Mais alors quelle langue étudier ?** Le dialecte de la tribu Quraych bénéficiant de la révélation coranique du prophète Mohamed, semble avoir été le creuset de la nouvelle *koiné* qui devint en peu de siècles la plus importante langue de culture au Moyen Âge.

Cette promotion de l'arabe classique au statut de langue officielle et de culture à dimension universelle, n'est pas un fait unique dans l'histoire : le *sanskrit*, le grec, le latin, les langues européennes modernes, ont

connu, à des degrés divers, un destin similaire. Mais l'originalité de l'arabe réside notamment dans sa renaissance, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, sous la forme d'un arabe standard moderne, après plusieurs siècles de stagnation et de léthargie.

Les linguistes arabes anciens ont entrepris de parcourir la péninsule arabique pour recueillir les faits de langues auprès des tribus ayant un « bon usage » pour disposer d'un corpus représentatif et suffisamment abondant pour la description et la codification de l'arabe et pour la confection des dictionnaires. C'est quasiment la même démarche que nous observons chez les encyclopédistes du XVIII<sup>e</sup> siècle en France, lorsqu'ils ont entrepris de consigner le vocabulaire des métiers.

Il est indéniable qu'une telle démarche a un impact direct non seulement sur le développement de la langue, mais également sur le développement du savoir qui est à la base du développement intégral.

**Cette activité linguistique a été enrichie dans une large mesure par une activité de traduction vers l'arabe à partir du syriaque et du persan puis surtout du grec.** La traduction a atteint son apogée avec le développement de la grande bibliothèque Beït al-Hikma « maison de la sagesse » sous le calife abbasside Mamoun dès le IX<sup>e</sup> siècle.

La Renaissance européenne a suivi le même processus en traduisant de l'arabe et du grec ce dont elle avait besoin pour se consolider et se développer.

Quand on observe les efforts de renaissance arabe à l'époque moderne, notamment dès le XIX<sup>e</sup> siècle, nous remarquons là encore que la traduction a joué un rôle très important sans pour autant assurer le développement escompté, comme ce fut le cas dans le passé. Il est donc légitime de se poser la question : pourquoi ce qui était possible dans le passé ne l'est plus à présent ?

**Deux raisons essentielles nous semblent être à l'origine de ce paradoxe apparent :**

D'une part, le savoir traduit par les Arabes puis par les Européens était, dans les deux cas, un savoir clos qui a cessé de se renouveler et de se développer. Il était donc possible d'en assurer le transfert, de l'assimiler puis de le dépasser.

À l'époque moderne, les Arabes ont entrepris de traduire un savoir occidental en extension rapide. Le rythme de son développement était nettement supérieur à celui de son transfert.

D'autre part, à la même époque, les Arabes subirent la colonisation, notamment anglaise et française. L'usage officiel de la langue du colonisateur reléguait la langue arabe au second plan et brisa le rythme du mouvement de traduction dont l'utilité et la nécessité n'étaient plus évidentes.

Cette nouvelle situation est à l'origine de la vive polémique qui opposa au XX<sup>e</sup> siècle les défenseurs du littéral et les partisans du dialectal qui, bilingues ou unilingues de français, pensaient que les dialectes arabes modernes pouvaient avoir le même parcours que les dialectes européens, affranchis du latin et accédant au statut de langues nationales. Les arguments avancés par ces deux partis posaient plus de faux problèmes que de vrais avec quelquefois des arguments scientifiquement peu fondés.

La relation entre le dialectal et le littéral a besoin d'être perçue aujourd'hui dans leur complémentarité et non dans leur antinomie. En d'autres termes, bien qu'ils constituent typologiquement deux langues apparentées mais structurellement différentes, on pourrait les considérer comme deux registres d'une même langue.

À ce titre, ils ont besoin d'être étudiés dans cette optique, car jusqu'ici la dialectologie était mal vue, incomprise et souvent idéologiquement et politiquement chargée. Nous pensons donc que pour que les études linguistiques jouent pleinement leur rôle de vecteur de développement culturel et scientifique, aucun registre ne doit être ignoré ou relégué à un niveau subalterne, car cela révélerait une vision figée qui ne prend pas en considération les facteurs d'interaction et d'évolution. C'est, à notre avis, ce qui explique, d'un côté, l'absence totale en arabe d'un dictionnaire historique, et d'un autre côté, l'insuffisance manifeste des études dialectologiques.

Certes, la tradition nous a légué des corpus dialectaux d'une valeur indéniable qui nous permettent de suivre approximativement le cheminement de l'arabe classique dans son interaction avec les parlers locaux et les langues étrangères. Mais le point de vue en était toujours normatif et puriste. À cela s'est greffé

actuellement l'amalgame entre dialectologie d'un côté, et, de l'autre, colonialisme, orientalisme et appels en faveur du dialectal au détriment du littéral. Il est donc nécessaire aujourd'hui de lever toute équivoque, de dépasser les complexes et de faire la part des choses en démêlant approche scientifique et position idéologique.

Pour ce faire, je prendrai l'exemple des travaux relatifs à l'*Atlas linguistique de Tunisie*.

La première génération de linguistes tunisiens, représentée par feu Salah GARMADI, avait caressé l'espoir de réaliser un Atlas linguistique tunisien au sein de la section linguistique du CERES au milieu des années Soixante. Il a fallu attendre la création, en 1989 de l'Association tunisienne de linguistique (ATL) pour que son dernier congrès (1996) décide de passer à l'action.

Un concours de circonstances favorables a permis de lancer le projet fin 1997, précisément dans le cadre du même CERES passé de la tutelle du ministère de l'Enseignement à celle du secrétariat d'État à la Recherche scientifique et à la Technologie (SERST) rattaché au Premier ministre. C'est grâce à leur soutien et à une équipe bien formée que le projet devint prometteur. La première étape (1997-2000) est réalisée avec trois milles heures d'enregistrement et deux volumes en cours de publication.

Grâce à cet acquis, on peut entreprendre beaucoup plus aisément la description du dialectal qui permettrait d'atteindre des objectifs stratégiques ayant des liens indéniables avec le développement. C'est d'abord une réalisation scientifique consignante des faits linguistiques qui risquent, avec le temps, de changer ou de disparaître et qu'il ne serait plus possible ou aisé de reconstituer. Chaque étape étant un chaînon à conserver pour reconstituer l'ensemble de la chaîne et pour envisager les perspectives d'avenir avec l'assurance d'un savoir ancré dans le réel.

Un tel travail contribue à clarifier les contours de l'identité tunisienne. On oublie souvent que l'enfant tunisien découvre le monde à travers son parler qui conditionne sa vision du monde. Ignorer ce parler, c'est porter atteinte au lien naturel très fort qui relie l'homme à sa langue maternelle et, par voie de conséquence, porter atteinte à sa personnalité.

Le matériau recueilli est exploitable non seulement par les linguistes mais également par les pédagogues, les spécialistes des sciences naturelles, de géographie humaine, d'agronomie, de sociologie, d'ethnologie, de l'artisanat, de l'industrie, etc.

Il permet ainsi de conserver et de valoriser le patrimoine national, de servir de moyen de formation sur le terrain de jeunes chercheurs qui découvriront

ainsi des espaces et des domaines de recherches variés et quelquefois insoupçonnés, leur permettant de contribuer au développement de leur pays par le biais de la recherche scientifique et à la réhabilitation du patrimoine national.

Je voudrais illustrer ceci par un exemple concret tiré d'observations faites à propos d'un travail de recherche ornithologique que nous avons entrepris ces dernières années. Sur les 350 espèces d'oiseaux que connaît la Tunisie, les gens ne connaissent et ne distinguent que très peu d'espèces même parmi celles qui vivent parmi nous. Le lien du Tunisien avec ce patrimoine naturel est vague ; or, on ne connaît que ce qu'on nomme avec précision. Ceci nous a amené à élaborer une méthodologie de dénomination ornithologique scientifique permettant de couvrir les 700 espèces connues dans la région arabe.

Ce qui s'applique à l'ornithologie, pourrait s'appliquer également à la faune, à la flore, aux produits de la mer, etc. Il est donc très important de combler les lacunes des enfants, des jeunes et des moins jeunes dans tous ces domaines.

En ce sens l'*Atlas linguistique de Tunisie* (L.A.L.T.) est un moyen idéal qui contribue à fournir le matériau nécessaire.

De telles études sont appelées aujourd'hui à tirer profit de la technologie informatique qui développe des logiciels appropriés, des banques de données accessibles aux linguistes comme à tous les spécialistes des autres disciplines scientifiques. Elles sont également au service du tourisme et des médias.

Les cartes linguistiques qui peuvent être élaborées grâce à ces techniques, ne sont qu'un aspect de ce que l'on appelle aujourd'hui les industries de la langue.

Vous retrouvez sur le site de l'IRMC l'actualité de ce programme ainsi que les comptes rendus des réunions de Tunis :

- Première réunion du 8 février 2000.
- Réunion du 29 avril 2000, autour des ouvrages de Abdellah BOUNFOUR, *Le noeud de la langue*, et de Serge GRUZINSKI, *La pensée métisse*.
- 26 octobre 2000, présentation de l'Atlas linguistique de Tunisie par M. Taïeb BACCOUCHE et M. Salah MEJRI.

<http://www.irmcmaghreb.org/langues/>

## MANIFESTATIONS DU PROGRAMME

### 8 février 2000 Tunis - IRMC

Première rencontre

### 29 avril 2000 Tunis - IRMC

Réunion autour des ouvrages de Abdellah BOUNFOUR, *Le noeud de la langue*, et de Serge GRUZINSKI, *La pensée métisse*.

### 22 septembre 2000 Rabat - Fès

Réunion de lancement du groupe Maroc, à la Faculté des Lettres et des sciences humaines de Rabat.

### 26 octobre 2000 Tunis - IRMC

Réunion du groupe Tunisie à l'IRMC.  
Présentation de l'Atlas linguistique de Tunisie par M. Taïeb BACCOUCHE et M. Salah MEJRI (programme de recherche SERS - CERES).

### 26 octobre 2000 Oran - CRIDSSH

Réunion du groupe Algérie au CRIDSSH d'Oran.  
Présentation des ouvrages de : Rabah SBAA - Politique linguistique et arabisation en Algérie, 1996 ; Mohamed LAKHDAR MAOUGAL. *Langues et langages entre tradition et modernité*, 2000 ; et Khaoula TALEB IBRAHIMI, *Les Algériens et leur langue*, 1998.

### 28 novembre 2000 Paris - EHESS

Exposé de Mr Hadj MILIANI (Université de Mostaganem) : « Le 'francarabe' : les pratiques d'alternance codique dans la chanson algérienne depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle », dans le cadre du séminaire organisée par Jocelyne DAKHLIA.

### 9 janvier 2001 Paris - EHESS

Rencontre et discussion sur le thème : « Concepts et mots d'ordre : quand les historiens et les linguistes se rencontrent-ils ? ».

### 27 février 2001 Paris - EHESS

Journée d'études « Langues et histoire dans les îles du centre de la Méditerranée : Malte, Sicile, Baléares... » avec la participation de H. BRESC, A. NEF, N. PLANAS, D. PUCCIO.

### 6 mars 2001 Paris - EHESS

Exposé de Mr Jorge AGUADE (Université de Cadix) : « La rhoromanie. Contacts de langues en milieu beur », séminaire de Jocelyne DAKHLIA

### 13 mars 2001 Paris - EHESS

Présentation/discussion de deux ouvrages : de J. AGUADE, P. CRESSIER et A. VICENTE (*dir.*), *Peuplement et arabisation au Maghreb occidental*. Dialectologie et histoire, Madrid-Saragosse ; et de M. DOSS, C. MILLER, « Décrypter les langues en Égypte. I Des origines à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle. II Le XX<sup>e</sup> siècle », *Égypte Monde Arabe*, n°27-28, 3<sup>e</sup>-4<sup>e</sup> trim. 1996.

### 20 mars 2001 Paris - EHESS

Exposé de Mr Houcine JAÏDI (Université de Tunis) : « Succession et superposition des langues dans le Maghreb ancien. Historiographie et état de la question ».

**22 mai 2001 Paris** : Exposé de Mme Nora LAFI (université de Tours) : « la langue franque dans la Régence de Tripoli ».

### 16-17 juin 2001 Tunis - IRMC

Séminaire final du programme.